Document generated on 10/12/2024 12:18 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Marie Chouinard, Louis-Philippe Hébert, Martin-Pierre Tremblay

Hugues Corriveau

Number 132, Winter 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37065ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Corriveau, H. (2008). Review of [Marie Chouinard, Louis-Philippe Hébert, Martin-Pierre Tremblay]. *Lettres québécoises*, (132), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

HUGUES CORRIVEAU

☆☆☆ 1/2

Marie Chouinard, *Chantier des extases*, Outremont, les éditions du Passage, coll. « Poésie », 2008, 72 p., 17,95 $.

Du cul comme poème élégiaque

Donner forme au corps.

DES ÉMERVEILLEMENTS JOUISSIFS

Présenté comme « un recueil jubilant qui célèbre le cul et le divin », *Chantier des extases* fait naître bellement à la poésie la très grande chorégraphe qu'est Marie Chouinard. C'est en toute simplicité, comme sur la pointe des pieds, que cette parole vient dire les choses du corps, les glaires et les plaisirs, les organes et les sons.

MARIE CHOUINARD

QUAND LA PEAU S'ÉCRIT

« soudain s'élève / radieux et nu / l'effluve d'une intelligence / qui se cachait depuis / longtemps le cœur battant / dans un mot / une image / un signe » (p. 20), pour mieux cerner ce qui sourd du vivant des muscles et des approches. L'étonnement vient surtout de la récurrente présence de « dieu » en tout cela, faisant des approches érotiques et mystiques de proches parents. Serait-on ici près du tantrisme que les choses n'iraient pas autrement : « le mot *dieu* / est un petit creux / dans lequel / je mets tout » (p. 22). Cette totalité innervant l'être jusqu'au plaisir, elle se fait « prière » (p. 23). La scatologie n'inquiétant pas l'extase spirituelle, d'autant que de l'aveu même de l'auteure : « retour à la matière fécale / au sombre de nos terres / suprême ragoût fumant / oui je goûte à l'hostie » (p. 23). Et c'est en effet ce même désir du tout qui mène à ce constat : « je respire / espère / le sperme / et l'esprit » (p. 25).

DIVINE SOLITUDE

Il y a du Marie de L'Incarnation chez Marie Chouinard, dans cette espèce d'excès de zèle à vouloir entendre la Voix divine : « Parfois je n'ai envie / ni de cul ni de dieu / ni de l'autre // je m'assois dans la gravité / ne désire rien / rien de rien / gris sur gris / je veux Voir / sans Lui // et c'est là qu'Il est venu / encore mieux me saisir » (p. 26-27). La prise et le saisissement ont, comme chez la religieuse extatique, la même force dans le rapt amoureux : « saint jean de la croix, / respire dans ta nuit / oublie ton dieu / monte à cheval sur ta mystique » (p. 59).

PRÉSENCE DES CHOSES

Mais il y a le monde, la ville érotique, les sculptures foudroyantes et érotiques, la pulsion du vivant dans ce qui entoure, fait vivre, puisque : « le concret / est une extase / fossilisée » (p. 58). Voilà que Marie Chouinard parle, et alors « le sexe et la bouche / deviennent tout / il n'y a plus personne » (p. 53), il n'y a plus personne pour le malheur. Seule, l'heure dure et perdure. Les corps s'attachent, s'attardent et s'inventent un monde dans lequel la prière aurait des mains et des sexes plein les syllabes. C'est un rêve, évidemment. Il y a loin de la réalité du ventre vide au délire de l'achèvement.

☆☆☆ 1/2

Louis-Philippe Hébert, *Correspondance de guerre*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008, 120 p., 15,95 $.

Vivre dangereusement

Ou l'art de traverser l'horreur avec le sourire.

DONNER À PENSER LE CRU

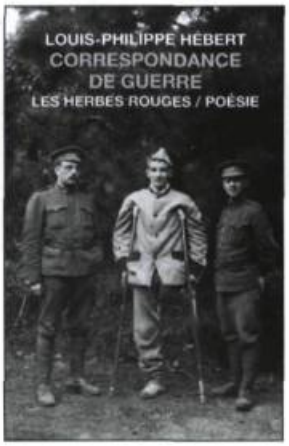
Vivre ne serait peut-être rien d'autre qu'une guerre perdue d'avance et qui perdure et qui entraîne l'être humain dans les affres de la sexualité, des villes horizontales, des difficultés. Vivre, non pas par correspondance, mais pour correspondre à une certaine horreur émouvante :

> *Tu crois que la peau éclate comme une bouche, que la plaie a deux lèvres. C'est ce qu'on dit « les lèvres de la plaie ». Tu crois qu'un jour un bébé te mordra le nombril, que tu marcheras les tétins durs dans la nuit* [...] (« Mon Dieu, que les mœurs évoluent », p. 9)

Cette poésie est sans compromis, elle déroute, prend les sentiers de l'inattendu, a peut-être le goût de la provocation. Le lecteur y entre avec précaution, mais fasciné par l'incongru, l'irréparable.

DONNER DU LEST

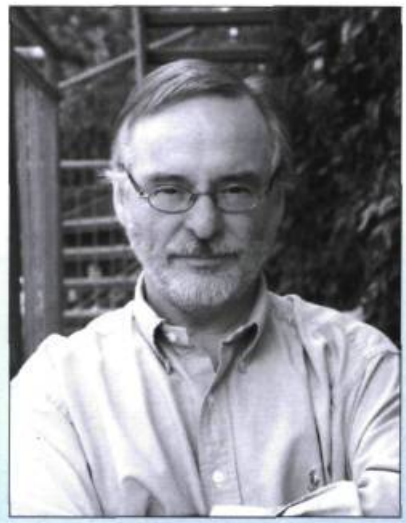
La femme est un objet au sexe ouvert, prenable. Aucune douceur. Elle est enfantée par un mort, torturée, mise à sac et à nu, objet, toujours objet. Cela va jusqu'à l'insupportable, mais c'est le but de l'entreprise, déranger, contourner l'admissible, jouer un peu comme un enfant provocateur qui dit des gros mots, qui fait de grosses scènes : « — mais cette langue que tu sens dans ta bouche, cette lame de chair qui te force jusqu'au palais et que tu n'arrives pas à régurgiter, c'est la langue d'un mort, vois-tu, la langue d'un trépassé [...] » (« Nuit noire », p. 12). Mauvaise BD, ou du bon Bilal, ou caricature du



sordide… on ne sait trop, mais les coups frappent le cœur et l'âme.

DONNER LE CHANGE

Et tout à coup, fantomatique la vie, spectre insolite qui se faufile à travers les corps, évanescent et imparable. Cette *Correspondance de guerre*, disons-le franchement, est sans doute le texte le plus déprimant qu'il m'ait été donné de lire depuis des lunes. Mais il n'en est que plus troublant puisque sa redoutable efficacité déstabilise. Et quand l'image de la femme s'estompe, voici celle d'un soldat au front, avec la jouissance lascive des tortures ; voici un enfant qui joue avec des billes ou des pions ; voici encore quelque figure beckettienne de l'immobilité, de l'ultime arrêt du temps et des gestes, attirée par l'aporie et le néant, car « vous attendez la lumière / mais c'est la mort lumière qui vient » (« Disparitions », p. 79).



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

DONNÉES BIOGRAPHIQUES

Il y aurait à l'origine du livre un Alfred Hébert qu'enfant l'auteur connut. Il était allé à la guerre 14-18. Mais est-ce bien important de le savoir ? D'autant plus que le « vient de paraître » n'en fait pas mention, voulant qu'on lise là non pas un livre contre ou sur la guerre, mais un livre de guerre. Celle sans doute qu'on mène tous dès que nés : « c'est la guerre dehors / comme en dedans / c'est la guerre » (« C'est la guerre ! », p. 39). Il y a là un tel désespoir, mais aussi une telle curiosité pour l'humanité, que je n'ai pu m'empêcher de penser, lisant, au grand roman de Cormac MacCarthy, *La route*. Mais si, mais si, « ce sont des vies bien pauvres / des vies à chercher ses clés / des vies à essayer de se rappeler / ce qu'on a oublié / et où / pourquoi, comment » (« Né pour mourir », p. 103). Ce recueil parle justement de cette perte de soi, en allé, éperdu, à travers la durée.

☆☆☆

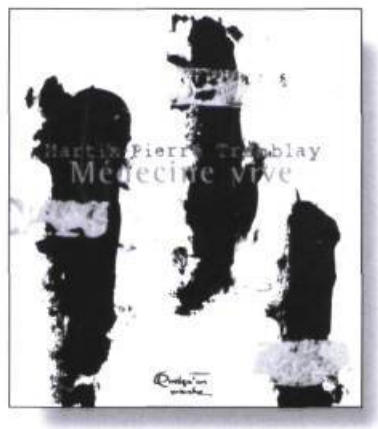
Martin-Pierre Tremblay, *Médecine vive* (140 p.), incluant *Faire défaut par Da Sain't axe (ou Da Saint'axe)* (non paginé), Québec, Le lézard amoureux, coll. « Quelqu'un marche », 2008, 23,95 $.

Des enfances et du monde

Dans l'intimité du vivant.

DES APPROCHES DIVERSES

Les multiples tons du dernier recueil de Martin-Pierre Tremblay, au très beau titre de *Médecine vive*, nous interdisent d'en saisir l'essence en un seul bloc. Trop de styles, d'approches, de prises sur le réel pour accéder d'office à une synthèse. D'autant plus que ce recueil enserre un livre signé par Da Saint'axe, doublure de Martin-Pierre Tremblay, décrit assez stupidement comme « spécialiste du comportement des poissons hors de l'eau [qui…] pratique la méditation frénétique et le Chop Suey ». Je n'y peux rien, mais ces insignifiances me donnent des boutons et semblent toujours invalider quelque peu le sérieux d'une entreprise littéraire, tout humoristiques que se veuillent ces présentations potaches.



QUAND PÉPÉ ÉTAIT EN RAQUETTES

Entrepris tel un journal d'enfance avec l'image du grand-père comme figure tutélaire, le livre se déploie en une sorte de journal de voyages dans des villes diverses, à des âges divers, pour témoigner de l'intériorité d'un regard souvent souffrant que pose le poète sur la réalité qu'il aborde : « La tristesse m'arrive souvent / À vitesse modérée // Américaine dans sa manière // Une tristesse *light* / Au milieu des buildings » (« Éléments de première tristesse », p. 50). Confidentiel, le texte murmure ainsi l'être au monde du poète qui voyage et qui voit — la thématique du regard étant ici prépondérante : « La crème dans le café / Fait un bison neigeux / Dans ma tête // Qui en a vu d'autres / Et que d'autres ont vue / Parfois » (« Médecine vive », p. 63). Pas fort… pas fort…

ET LA SYNTAXE MISE À MAL

L'autre livre est en partie raté. On veut y briser les conventions, on fait dans le jeu de mots et les sonorités voisines pour détourner la langue de sa fonction de communication. D'autres avant lui l'ont fait, des tonnes d'essais préalables ont déjà épuisé cette redondance futile : « Ce n'est pas / Un abus de sanglage / Mais une buse / De gala / … / Un angle // » (« Dit-il », n.p.) qui va assouvir plus qu'il ne faut le critique en mal de poésie. Comment commenter ceci : « Mieux vaut hachurer les choses / commil faut / Éradiquer / Parssqueue / La repousse / C'est de la merde // Le pire d'avoir (c'est) les idées molles » (*Ibid*) ? Bon ! Ben ! Citant Guy Debord, le poète nous signale que « [l]e détournement n'a fondé sa cause sur rien d'extérieur à sa propre vérité comme critique présente ». Soit ! Mais Da Saint'axe parle aussi de hockey, de pilotage au Grand Prix, de boxe ou de cinéma avec plus de vigueur et d'intérêt ! Là, il trouve mieux à dévier les conventions, à sortir des sentiers battus. Mais quand il s'agit de parler de Fujimori, et qu'on nous dit que : « Le chef de campagne / A rêvé d'un gouvernement / de fudge mou » ou encore que « Fuji mord […] » (« Le Pérou expliqué aux enfants », n.p.), mon cœur saigne de nouveau.

LA VIOLENCE DISCRÈTE

Il faut donc retenir parfois une voix incisive qui prend le monde à bras-le-corps, qui met la parole dans un malaxeur pour qu'au sens s'ouvrent certaines vérités, presque un témoignage vital, la « Bacchanale à Trinidad » en témoignant largement. De la Côte-Nord à Paris, d'ailleurs jusqu'à l'Amérique du Sud ou aux Caraïbes, la phrase poétique tient quelquefois le pari de redonner une vérité tellurique et suante à l'humanité. Le livre *Médecine vive* atteint occasionnellement une grandeur qui n'est pas sans rappeler les premiers livres formidables de cet auteur qui fut louangé dès ses premiers textes. Ici, on reçoit la dynamique d'une parole vivante, incarnée et ultra-contemporaine. Voilà un bon livre, signé Martin-Pierre Tremblay. Quant à Da Synt'axe, je ne vois guère ce qu'il vient faire ici.